

Les mains imprimées dans le ciment frais des trottoirs

Kiev Renaud

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, K. (2010). Les mains imprimées dans le ciment frais des trottoirs. *Moebius*, (125), 105–110.

KIEV RENAUD

Les mains imprimées dans le ciment frais des trottoirs

Tu habites dans le vieux quartier de la ville où les planchers de bois donnent aux maisons une odeur d'église. Tu vas à l'école avec des enfants riches qui ont des vêtements Louis Garneau et les cartes pokémon les plus rares. La première fois que tu joues à la bouteille, c'est à l'intérieur d'une bâtisse protégée par le patrimoine architectural.

Tu connais chaque enfant du voisinage. L'été, vous vous réunissez souvent chez l'un ou l'autre. Vous écoutez les dessins animés, vous vous baignez, vous mangez des popsicles orange, roses ou mauves (vous ne savez jamais quelle est la saveur avant de retirer le papier blanc qui recouvre les bâtonnets glacés) et, surtout, vous vous racontez des légendes. Vous dites que si on répète *satan satan satan satan* un soir de pleine lune, on peut voir du sang couler du ciel. Vous parlez tout bas de Marie-pleine-de-sang, cette petite fille assassinée qui apparaît dans les miroirs quand on l'évoque avec une chandelle rouge et une formule de magie noire. Une de tes copines clame avoir déjà joué au Ouija et avoir assisté à une manifestation de l'au-delà : les touches d'une machine à écrire se seraient, selon son histoire, enfoncées une à une pour écrire des mots inquiétants, comme *meurtre* et *douleur*.

Tu es en sixième année. Tu as des seins en kleenex et tu échanges des french kisses avec ton voisin de pupitre. Un vendredi, après l'école, il t'invite chez lui pour boire de l'orange croche et manger des pizzas pochettes. Dans sa chambre à l'étage, il te montre ses jeux de Nintendo 64 et ses animaux en plastique. Ça ne t'intéresse pas vraiment.

Puis, sur la musique épique du jeu vidéo laissé en plan, il tripote tes seins avec lesquels il pourrait se moucher et tire l'élastique de ta culotte de coton. Vous êtes à moitié nus quand ses parents frappent à la porte pour demander *comment ça a été l'école*.

Le soir, une odeur de chlore collée à la peau, tu enfiles des shorts par-dessus ton maillot deux-pièces pour rentrer chez toi. Tu marches la tête haute, le ventre nu, les petits seins serrés dans un tissu humide. Les garçons se retournent sur ton passage et parfois, des voitures klaxonnent. Ça te plaît. Tu as douze ans et tu es déjà tout le portrait de ta mère, on te le répète souvent.

Avant d'aller au lit, tu recouvres tes miroirs avec des foulards, au cas où Marie-pleine-de-sang existerait. Tu n'y crois pas *vraiment*, mais tu dors mieux comme ça.

À l'école secondaire, tu es dans la troupe de théâtre de l'école. À la fin de l'année, devant ta prestation, les parents pleurent, les parents rient, les parents disent *comme elle a du talent, cette petite*. Sous les projecteurs accrochés au plafond du gymnase, tu te sens t'élever au-dessus de tout. On te regarde, on t'applaudit, on t'embrasse, on te félicite. Ta mère répète *c'est ma fille, c'est ma fille!* et insiste sur le fait qu'elle sait *depuis toujours* que son enfant a une âme d'artiste. Elle affirme qu'elle t'applaudissait déjà quand tu germais dans son ventre et que, pendant ta jeunesse, elle t'encourageait à mettre en scène des spectacles devant la famille réunie.

Quand tu échoues tes mathématiques de secondaire trois, tu es consignée chez toi avec Pythagore et la règle de trois. Chaque soir de juillet, à travers la porte de ta chambre recouverte de posters et de petites photos d'école de tes amis sur fond brossé, tu entends ta mère monter le ton, cogner dans les murs, crier. Les quinze ans de mariage de tes parents explosent en cris et en pleurs au nom de seins plus jeunes et de fesses avec lesquelles ton père travaille du lundi au vendredi de neuf à cinq. Ta mère geint comme une bestiole prise entre les dents d'un piège. Tu montes le son. *I'm forever black-eyed, the product of a broken home*.

Le frigo est à ton père, la batterie de cuisine à ta mère, la table à ton père, les chaises à ta mère, le lustre à ta mère, les ampoules à ton père. Ils n'en sont encore qu'à se

partager la cuisine, attablés autour de deux tasses de café trop fort. Ta mère le boit noir, ton père avec deux sucres. Ils y goûtent à peine et le silence a tôt fait de refroidir ce breuvage de politesse.

Le médecin accorde un arrêt de travail à ta mère et lui prescrit des pilules de toutes les couleurs. Elle passe ses journées en pyjama, réécoute en boucle ses vieux disques de Jacques Brel, ne fait plus l'épicerie ni le ménage. Elle se vautre dans son abîme comme Cléopâtre dans son bain de lait. Tu rentres de l'école sur la trame de *Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton chien*.

Ta belle-mère ressemble à une méchante de conte de fées, avec ses traits durs sous son mascara épais. Quand tu la rencontres pour la première fois au bras de ton père, elle chique de la bubble gum, porte des jeans stretch, un t-shirt I LOVE NEW YORK qu'elle t'avoue avoir acheté en 8 exemplaires pour profiter de l'aubaine.

Le premier soir de décembre, tu n'entends pas jouer les notes dramatiques du port d'Amsterdam que tu connais par cœur en ouvrant la porte de chez toi. Au dépanneur du coin, tu t'achètes un paquet de nouilles instantanées et du jus de pomme. Tu manges seule avec le téléphone portable de ta mère oublié sur le comptoir de la cuisine. Tu ne te donnes même pas la peine de cuire tes pâtes, tu verses seulement le sachet de poudre salée sur les nouilles frisées et sèches. Tu commences à t'inquiéter. Tu imagines ta mère déchiquetée dans la torpille au bas des chutes où elle se serait jetée, tu l'imagines coincée entre le coussin de sécurité et le siège de sa voiture écrasée contre un poteau électrique, tu imagines son corps mou comme un sac dans une ruelle, violé, éborgné, lacéré. Tu l'imagines devenue l'ombre d'une ombre, d'un chien, d'une main. Vers 22 h, tu essaies de t'endormir dans la maison vide. Tu penses à des choses rassurantes, aux piscines hors terre et aux popsicles d'enfants. À tes mains imprimées sur un trottoir de ciment, comme gage que tu n'oublieras jamais cette époque-là. Quand survient enfin le bruit des clés dans la serrure de la porte, tu retiens ton souffle. Tu aimerais sauter du lit, accourir, dire *Maman tu es là*, mais tu entends une autre voix. Puis des souffles, des gémissements, et leur plaisir en

crescendo. Tu décortiques les sons pour n'entendre plus que sa jouissance à elle. La voix de ta mère ainsi isolée a quelque chose de rassurant. Tu t'endors.

Dans les semaines qui suivent, elle semble revivre. Tu la vois très peu, mais quelquefois elle prépare des soupers que vous mangez en famille reconstituée. Elle dit *je te présente Bruno*. Elle recommence à te rebattre les oreilles avec son sempiternel *faut souffrir pour être belle*, comme dans ton enfance quand elle tirait tes cheveux pour te faire une tresse française. Elle t'appelle *ma chouette* et ne s'inquiète pas quand elle t'entend vomir tes repas, elle dit *c'est la crise d'adolescence*.

Tu travailles dans un dépanneur où tu récules sans cesse les machines à slush. Tu y rencontres un client qui t'offre des cherry blossom et t'invite à boire un chocolat chaud. Il a la barbe qui pique, te berce, te dit que tu es sa poupée de porcelaine, sa raison fragile, que s'il avait ton âge il te marierait. Tu racontes à tes amies que, quand tu mets la main sur ton ventre, tu sens bouger en toi le sexe de ton amant. Elles regardent ailleurs, gênées. Tu ne leur dis pas que ça te fait penser à une sangsue qui se débat.

La directrice convoque ta mère pour un entretien. Le dénommé Bruno l'accompagne dans le petit bureau exigu au premier étage de ton école secondaire, et tous les trois parlent de ton cas, de tes retenues du samedi matin auxquelles tu ne vas pas, de tes notes en decrescendo, bla, bla, bla. Ta mère dit *désolée, j'ai pas élevé ma fille de même*. Elle semble porter sa honte comme une robe de bal.

Le trajet en voiture se passe en silence. De retour à la maison, ta mère dit *je sais pas ce que je vais faire avec elle*. Bruno affirme que tu as besoin d'une *bonne correction*. Sans enlever ses bottes d'hiver, il agrippe ton cou de sa grande main et cogne ta tête contre le comptoir. La douleur te rappelle la ceinture de ton père qui claquait sur tes fesses quand tu avais fait une bêtise, et l'humiliation de devoir baisser ton pantalon de pyjama pour recevoir ta correction.

Tu as la vue embrouillée et tu es étourdie comme si on avait sonné un gong sur ta tête. Sans dire un mot, les yeux baissés, tu te réfugies dans ta chambre. Tu sens une large entaille tout près de la racine de tes cheveux fins.

Tu touches la blessure et tes doigts poisseux dessinent un arbre rouge sur ton visage mort. Dans le miroir, tu vois ta peau douce et pâle comme du papier parchemin, et ton regard vide. Devant toi, Marie-pleine-de-sang.

